

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'envers et l'endroit

Ook Chung, *Contes butô*, Montréal, Boréal, 2003, 158 p.

Jean Pelchat, *Un cheval métaphysique*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1993, 210 p.

Marie-Andrée Lamontagne, *Entre-mondes*, Montréal, Leméac, 2003, 128 p.

Michel Lord

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2004). Compte rendu de [L'envers et l'endroit / Ook Chung, *Contes butô*, Montréal, Boréal, 2003, 158 p. / Jean Pelchat, *Un cheval métaphysique*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1993, 210 p. / Marie-Andrée Lamontagne, *Entre-mondes*, Montréal, Leméac, 2003, 128 p.] *Lettres québécoises*, (113), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'envers et l'endroit

Ces trois nouvelliers se moquent des conventions dans un monde qui en impose.

NOUVELLE

MICHEL LORD

AVEC DEUX ROMANS, UN ESSAI SUR LE CLÉZIO et un deuxième recueil de nouvelles, Ook Chung apparaît comme un incontournable du courant de la littérature issue des écrivains dits migrants. Oriental, qui s'affirmait tel dans son premier recueil de nouvelles, *Nouvelles orientales et désorientées* (l'Hexagone, 1994), Chung reprend la route pour ainsi dire avec les sept nouvelles des *Contes butô*, lesquels n'ont de conte que le dernier texte, « L'enfantement », « inspiré d'un conte coréen » (p. 139) et racontant l'histoire « merveilleuse » d'une enfant rejetée par les gens de son village, à la fois violente et protégée, qui finit par trouver le bonheur. Si les six autres textes ne donnent pas dans le réalisme magique ou le merveilleux, ils ne sont pas tous pour autant d'un réalisme extrême.

Ainsi, la curieuse nouvelle intitulée « Leçon d'orientation » est une allégorie étrange de la condition de migrant. Un homme doit rester allongé pendant des années, car s'il se redresse, il a la nausée. Un traitement bizarre lui permet de se remettre à marcher, mais à l'envers. Un jour, il n'en peut plus et part du pays où il est et va en Asie pour retrouver sa culture d'origine. Dans l'avion, un phénomène se produit : il retrouve sa posture normale, mais, en sortant de l'appareil, il découvre que tous sont à l'envers et qu'il ne comprend rien à ce qu'ils disent. « Les amants des ombres » s'inscrit également dans la veine du réalisme étrange. Un écrivain nommé Tiburce Talker, qui n'aimait que les ombres et ne parvenait pas à aimer les femmes en chair et en os, se fait traiter sans succès par un psychanalyste, rencontre diverses femmes, artistes, putains... À la fin, il semble désarmer un poète qui vient de tirer un coup de feu sur une chanteuse de l'ombre qu'il adule, mais c'est lui qui est inculpé. En prison, il se crève les yeux et rejoint ainsi « Eurydice au Pays de Minuit » (p. 107). « Les amants des ombres » est un récit à la fois gothique, décadentiste, qui rappelle vaguement le Huysmans de *À rebours*, Tiburce Talker étant une sorte de Des Esseintes beaucoup plus démuné, désespéré. L'économie nouvellistique n'est pas toujours au rendez-vous, beaucoup de personnages entrant en scène et n'y revenant jamais, comme le psy qui promet d'expliquer l'art butô, sans que le texte y donne suite.

L'exploitation de la maladie (« Le baiser de minuit »), et particulièrement de la maladie mentale (« Tourette »), plonge encore le recueil dans l'étrangeté. « Stagglers », par exemple, est composé de trois récits de soldats japonais qui vivaient encore sous le traumatisme de la guerre et qui ont même cru pendant des décennies qu'elle faisait toujours rage, alors qu'ils s'étaient terrés quelque part dans la solitude et la folie la plus totale. Voilà bien un recueil qui exploite le disparate, position qui convient entièrement à la problématique de la non-conformité à la norme, du psychopathologique et de la rencontre conflictuelle avec l'Autre.



« LE MONDE EST OPAQUE »

Avec Jean Pelchat, les choses se compliquent légèrement du côté de l'ange du bizarre. Il y a d'abord cet « avertissement » qui nous prévient que « nous n'avons pas affaire à un recueil normalisé de récits, nouvelles ou contes. N'y cherchons pas davantage cette sacro-sainte unité qui, sous le couvert de "raisons", aplatit les têtes » (p. 11). Est-il bien nécessaire d'affirmer cela, alors qu'aujourd'hui la norme change continuellement et que l'éclatement des formes de la nouvelle, du récit et même du recueil sont la norme ? Les dix-huit textes et les sept « tabulæ » qui ferment le recueil sont plutôt de nature à plaire à ces *happy few* qui recherchent une écriture tendant à sortir du banal et à prendre la posture de la fragmentation. Certains textes demeurent toutefois proches de la narration traditionnelle, comme celui de clôture, « Pigments », où un peintre affublé du pseudonyme de Tom W* rencontre un de ses anciens professeurs de philosophie au cours d'un vernissage de ses toiles abstraites qui correspondent à sa conception du monde : « Il avait une réponse à tout : "Le monde est opaque", disait-il à qui devait l'entendre, personne n'insistait. » (p. 156) Nous avons droit à une longue discussion sur le sens, la raison des choses, la création, etc. Comme au terme d'un certain apprentissage, l'homme retrouve son identité première...



Loin de cette perspective, la longue nouvelle de tête est plus délirante. « Mon rat » met en discours un narrateur qui se promène dans un quartier de Montréal à la recherche d'une arme à feu, puis d'une personne à assassiner au hasard, sans raison. Après des déambulations sans queue ni tête, il abandonne son projet. Puis il se remémore aussi un épisode loufoque de son passage à la faculté de médecine et ses démêlés avec un prof un peu fêlé qui l'avait engueulé parce qu'il s'était moqué de lui. En rentrant chez lui, il tue un chien, qu'il cherche à ranimer (il est neurochirurgien), puis il se suicide. Tout le long du récit, il est question d'un rat qu'il a dans la tête, rat qui s'évade à la

fin. « Mes intentions ne sont pas claires » (p. 47), dit-il. J'avoue qu'elles sont difficiles à deviner. Cette recherche du sens et ce discours autour du non-sens parcourent le recueil. Ainsi, dans « Paysages finals », comme le suggère l'un des derniers mots, le texte est une sorte de collage descriptif de nature « surréaliste » (p. 154). Ce jaillissement de mots au hasard rappelle l'écriture automatique. La question du sens/non-sens revient hanter le texte : « Il ne comprend pas, je ne comprends pas » (p. 148) ; « Mais a-t-on jamais eu besoin de jambes pour courir ? » (p. 147) ; « je délirais » (p. 153). Dans la même veine, « La fusée de Pythagore » donne à lire des fragments d'un cours de philo où les étudiants ont peine à suivre le prof, mais où le prof ne semble pas facile à suivre : « J'ai l'impression de sentir l'Entropie, la mort de l'univers, et je

cherche à comprendre ce qui ne saurait être compris. Je me fragmente... » (p. 67). Pelchat aborde aussi la SF dans plusieurs textes, sortes de fictions spéculatives éclatées, comme dans « A » (la lettre est penchée sur le côté), récit avec métamorphoses dans un futur lointain. Ce qui saute aux yeux dans ce récit, c'est surtout une répartition de A majuscules, distribués çà et là sur certains mots seulement, Pelchat jouant encore sur l'aléatoire. De même dans « La fascinante cafetière », sorte de parodie-pastiche du genre SF de « Trois visions réfléchies » (*Instantanés*) d'Alain Robbe-Grillet, dont la première vision, « Le mannequin », commençait par ces mots célèbres : « La cafetière est sur la table. » Le narrateur de Pelchat met pour sa part en discours un certain « AlAin » qui croit que la description d'une cafetière, « voire la cafetière, avait été fait[e] par [...] jeAn-pAul sArtre [...], ce en quoi il se trompait » (p. 126). Mais pourquoi ce pastiche distordonné, le retour de ces A aléatoires et le savoir lacunaire, approximatif de ce personnage ? Certes, tout semble éclaté dans ce recueil, mais il y a finalement une unité certaine qui, de par la diversité des situations, exploite justement le thème de l'éclatement du monde, de ses discours et de la recherche du sens dans un monde qui semble en avoir de moins en moins.

À CHEVAL SUR DES MONDES INSOUÇONNÉS

La prose de Marie-Andrée Lamontagne est d'une tout autre eau, bien qu'elle aussi s'intéresse à autre chose qu'à la banale réalité du monde — encore qu'elle problématise cette « réalité ». Auteure d'un recueil de poèmes et d'un roman, elle a rassemblé dans *Entre-mondes* des nouvelles parues dans divers périodiques, avec quelques ajouts. L'édition ne précise rien en ce qui touche l'ancien et l'inédit. Des sept textes, certains exploitent ce qui semble être des moments, rares, de magie dans la vie de femmes aux prises avec la platitude des choses. Dans « Au camping de l'étang bleu », un homme et une femme en vacances cherchent justement à fuir le quotidien, sans vraiment y parvenir. Le récit mené de façon traditionnelle est tout à coup fracturé vers la fin par une sorte de vision merveilleuse qu'a la femme à un moment plutôt pathétique. La finale de « Autour d'une morte » reprend le procédé : alors qu'elle est avec son mari, à qui elle ne parle plus guère, une femme « voit comme un ange au-dessus des arbres » (p. 70). Le salut est dans le pouvoir que l'on a de transformer le réel pendant de brefs moments de fulgurance.



Dans « La clef », Lamontagne joue encore à renverser la chute de la nouvelle de manière à transformer le dramatique en situation quasi comique. Un voyageur de commerce, de retour chez lui, constate que sa clef ne lui permet plus d'ouvrir la porte. Il la fracasse, se querelle avec sa femme, la frappe, puis sait que, bientôt, ils vont faire l'amour sauvagement. Le plus intéressant est gardé pour la fin. « Pourquoi les femmes lisent-elles des romans ? (sotie) » est une histoire au déroulement invraisemblable mais fort amusant, une farce narrative qui parodie les romans populaires. Une riche Américaine, auteure de best-sellers, est

établie à Paris. Sa secrétaire la trouve un jour assassinée ou suicidée. Au lieu d'appeler la police, elle se met à écrire la suite du roman laissé en plan, puis on ne la revoit plus. Le lendemain, c'est la femme de ménage, grande liseuse de romans, qui fait de même. Enfin, une journaliste arrive pour une interview et la vieille Américaine est là, vivante. À la fin, les deux sont en quelque sorte emprisonnées dans son bureau, et la vieille dame braque une arme en direction de la journaliste, exigeant d'elle la suite d'une histoire qui pour nous ne viendra jamais. C'est ainsi que les hommes et les femmes vivent, en attente de récits à cheval sur des mondes insoupçonnés. La nouvelle sait aussi nourrir ce désir-là.

Naïm KATTAN

roman Deux frères se racontent. Il y a d'abord Gabriel qui, depuis Montréal, court le monde, les affaires et peut-être surtout les femmes. Même celles qu'attire son frère Raphaël, passionné par son violon. Les femmes ne font-elles que passer dans la vie d'un homme ? L'art peut-il tout dire de l'amour ?

ISBN : 2-89428-635-X
216 PAGES - **22,95 \$**

www.hurtubisehnh.com